

médersa ; parfois, la médersa elle-même comporte un oratoire avec mihrâb et minaret.

Le plan général est déjà établi depuis le Vème siècle de l'Hégire : un patio encadré par trois rangées de chambres et une salle de prière sur la quatrième face. Un étage consiste parfois en quatre séries de cellules ouvertes aussi sur la cour.

La multiplication des médersas sous les Mérinides est une réaction contre l'almohadisme hétérodoxe ; leur programme intellectuel est la propagation de la doctrine sunnite dont les Mérinides s'érigèrent en défenseurs. Une médersa, c'est aussi une sorte de Zawiya ; elles s'identifient parfois l'une à l'autre, à tel point qu'on est tenté de croire que l'institution procède, en partie de l'extension du mouvement mystique qui s'arrogea également le titre de champion de la Sunna.

La première médersa mérinide a été fondée en 670 de l'Hégire par Abou Youssef. Elle comporte un oratoire et un minaret. C'est le seul collège appartenant au XIIIème siècle.

Au siècle suivant, une série de médersas vit le jour, comprenant celle de la ville blanche (Fès El Jdid), édiflée en 720 de l'Hégire (dotée également d'une salle de prière et d'un minaret), celle d'El Attarin, plus les médersas Eççahrij (dite El Kobra) et d'Es-Sba iyn (dite es-Soghra) qui communiquaient — semble-t-il — l'une avec l'autre et enfin la médersa Mesbahia.

Abou El Hassan, auquel sont dues les trois dernières, dota de médersas les grandes villes du Maroc et d'Algérie : Taza, Meknès, Salé, Tanger, Ceuta, Anfa, Azemmour, Safi, Aghât, Marrakech, Alcazar El Kébir, El Eubbâd (Tlemcen) et Alger ; son fils Abou Inân édifia les deux médersas portant son nom à Fès et Meknès.

Il est à remarquer que, tout au début, les médersas comportaient un minaret : le caractère d'oratoire et alors très marqué ; on est en présence d'un plan qui procède à la fois d'une mosquée-école (telle la Qaraouyène) et d'un pavillon d'hébergement.

Plus tard, la structure de la véritable médersa se précise ; celle-ci est amputée, d'abord,

de son minaret (médersa Es-Sahrij) : puis l'oratoire se rétrécit, pour devenir une grande chambre, sans décor particulier ; le mihrâb lui-même n'est plus creusé et n'est représenté que par un arc aveugle et deux colonnettes. A Salé, la médersa était la seule, dans la ville, à conserver son oratoire et son mihrâb disparaissait complètement. Cependant la dernière médersa due à Abou Saïd, celle d'El-Attarin possède un mihrâb. Il me semble, qu'ayant été « la plus élégante et la plus riche comme ornementation », le prince n'aurait pas osé la laïciser complètement et aurait sincèrement cru devoir couvrir la richesse de décor, par un signe de religiosité. La médersa de Salé présente cette originalité : les quatre galeries qui l'encadrent ne comportent aucune cellule d'étudiant. La médersa Bou Inania de Meknès « établit la transition entre deux types de collège », créés par Abou El Hassan et son fils Abou-Inân (oratoire carré et galeries sur les trois côtés).

Quant à la Bou'Nania de la ville Idrisside, elle est « de toutes les médersas de Fès, la plus monumentale » ; c'est une jamaâ, sorte de mosquée cathédrale, avec minaret et chaire pour le prône du vendredi.

L'avènement des Saâdiens est la réaction contre l'impuissance mérinide à endiguer la poussée victorieuse des Chrétiens, dont la « Reconquista » se prolongea sur la terre du Maghreb, par la prise de Ceuta en 1415. L'Islâm en danger trouva chez les « missionnaires », fanatisés par des menaces qui se précisaient et s'aggravaient, une force populaire vive qui entreprit, spontanément, une campagne de propagande dans les tribus et organisa une résistance acharnée, autour des centres régionaux de ralliement : les Zawiyas. Les Chérifs saâdiens, descendants du Prophète, étaient tout indiqués pour s'ériger en champions de ce mouvement contre l'invasion étrangère ; ils dirigèrent la révolution. Mais déjà le territoire national était profondément entamé, les principales villes de la côte étant sous l'emprise des Portugais qui les dotaient de remparts, de citernes, de bastions et d'églises.

Comme édifices religieux saâdiens, on peut citer la mosquée de Bab Doukkala à Marra-

kech, construite par Mas-'Ouda El Mazguitia, mère d'El Mansour, où le style mérinide (cour carrée), s'aillie harmonieusement à certains aspects du thème almohade (coupôles). Cinq ans plus tard (1562), fut édiflée la mosquée-cathédrale du quartier. Mouassîn, avec sa salle d'ablution, le hammam qui lui était contigu, la petite « médersa », le « msid », la fontaine et un abreuvoir pour les bêtes. Ainsi, la tradition des dynasties précédentes s'est-elle maintenue, dans cette répartition.

La mosquée de la Qaraouyène de Fès doit aux Saâdiens deux pavillons qui se font face aux extrémités de la cour. Chacun de ces pavillons abrite une vasque d'ablution en marbre. Le plan architectural semble procéder de celui de la cour des Lions en Andalousie.

Des médersas furent adjointes aux mosquées ou aux Zawiyas, Marrakech, capitale des Saâdiens, doit à l'un d'eux, Moulay Abdellah, de posséder la plus grande médersa du Maghreb : celle de Ben Youssef qui semble tirer son nom de l'Almoravide Ali Ben Youssef dont la mosquée était voisine, mais qui fut — d'après El Ifranj — précédée d'une médersa du Mérinide Abou El Hassan. Elle comporte une centaine de cellules et sept courettes. Les tombeaux des Chérifs saâdiens, édifices funéraires remarquables, constituent une dépendance de la mosquée de la Qasba à Marrakech, une nécropole où comme la nécropole mérinide de Chellah, les membres de la famille saâdienne régnante furent enterrés.

Moulay Er-Rachid manifesta le souci de

rénover, à la fois, les traditions mérinides et saâdiennes, en renforçant les défenses et en relançant la politique des médersas. « Malgré la brièveté de son règne tout rempli de batailles, il réussit à élever quelques monuments ».

Comme oratoires dûs à la dynastie alaouite, figure la mosquée de Lalla'Ouda, construite à Meknès, à l'intérieur de la résidence impériale. Une porte, percée près du Mihrâb, donne sur un passage par où le Souverain accède à son palais dont la Settiniya est occupée actuellement par la famille d'Ibn Zaidan, ancien nakib de la dynastie régnante. A proximité, s'élevaient une médersa et une « Mîda ».

Meknès doit à Sidi Mohammed Ben Abdellah sa mosquée la plus vaste, dite d'Er-Roua ; « remarquable par les proportions de son oratoire et de sa cour ; elle l'est, non moins par son plan où les éléments traditionnels sont traités, dans un esprit étranger à l'art musulman... ; l'absence de toute allée principale, l'ordonnance de la cour, que n'encadre aucune galerie et la distribution des portes peu conforme à la position quasi rituelle des entrées latérales, laissant supposer — dit-on — l'intervention d'un architecte andalous ».

A Fès Ej-jdid, existe une autre mosquée impériale ; due à Moulay Abdellah, fils de Moulay Ismaïl, la mosquée de Bab Guissa, une des portes de Fès El Bali, est de date plus récente.

Tous les oratoires alaouites comportent invariablement des nefs, en petit nombre, dirigées dans le sens transversal, selon le type qui, s'affirmant dès la première heure, se maintient

(sauf interruption à l'époque mérinide) dans la ville d'Idriss, depuis un millénaire.

A Rabat, Jama Es-Sounna qui s'élève en dehors de l'enceinte des Touargas, est l'œuvre de Sidi Mohammed Ben Abdellah achevée en 1785, elle fut restaurée dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, puis tout récemment. Au fond d'une cour, la plus vaste avec celle de l'oratoire de Salé, de tous les sanctuaires du Maroc, s'alignaient seize cellules occupées par des étudiants. L'ensemble architectural d'un type particulier était similaire à la mosquée de Lalla'Ouda à Meknès. Mais, une refonte partielle de la structure externe de cette mosquée en a fait un champ d'expérimentation où l'artisanat marocain rénové, s'est donné libre cours, pour recréer une synthèse artistique qui dotait ce temple célèbre d'un ensemble architectural équilibré et plein d'attrait. Tout l'attirail classique y figure, mais harmonieusement marqué d'une teinte moderne.

Le Mausolée Mohammed V, est un creuset admirable où viennent se fondre toutes les ca-

Le type du chapiteau mauresque est fixé au temps des Mérinides et il accuse des tendances propres à tout l'art de l'Islam : l'aplatissement des reliefs et la substitution des panneaux faiblement défoncés aux formes de saillie vigoureuse.

L'arc a connu la même évolution qui aboutit à l'arc brisé outrepassé qui « par sa stabilité, sa facilité d'exécution, par la liberté et la variété des courbes qu'il autorise, par sa fréquence à toutes les époques, est un des éléments caractéristiques de l'architecture maghrébine ».

Au XI^{ème} siècle, la sculpture sur marbre et sur ivoire a été moins florissante que la sculpture sur bois, pratiquée par les mêmes artisans. Les chaires à prêcher de la Qaraqouyène de Fès, de la Koutoubiya et de la Qasba de Marrakech, surpassent par la finesse de leur sculpture, leur richesse décorative, « l'Art oriental du bois sculpté ».

Le coloris (dont les motifs remontent dé-

ractéristiques de l'Art maghrébin, toujours vivant et d'une mobilité rénovatrice saisissante. Synthèse vivace où le mauresque prime l'andalous et le domine, cette réalisation grandiose est digne de son promoteur le Roi Hassan II. Musée où une archéologie séculière-religieuse constitue une exposition permanente où les touristes du monde entier viennent, à toutes les heures, admirer une symbiose si magnifiquement marocaine.

C'est surtout, par la moulure particulière de ses points d'appui que l'architecture maghrébine prend une allure originale. La structure des colonnes, des arcs et des divers supports a évolué, au cours des siècles, pour prendre une forme finale sous les Chérifs. De la colonne de marbre sobre des premiers Almohades à la colonne fine et élégante des Mérinides, la sculpture est passée par toute une gamme de formes d'une vitesse incomparable. Le chapiteau cordouan, importé à la Koutoubiya de Marrakech et à la mosquée de Tinmel a insufflé une impulsion nouvelle à cette forme de l'art.

jà à l'époque almohade, comme en font foi les récentes découvertes faites au-dessus du Mihrâb de la Karaouyène), donne une place importante à la polychromie.

On ne saurait minimiser la part prise par certaines fondations propres à l'Islam, dans la matérialisation de l'art maghrébin.

Le « Habous » ou le « Waqf » a joué un rôle considérable dans la vie culturelle, artistique, sociale et économique de la communauté musulmane.

Les édifices du culte dont un grand nombre constitue de véritables œuvres d'art ont toujours été l'objet d'une attention particulière. Des crédits, sans cesse croissants, étaient affectés à leur entretien ou à leur restauration. De nouvelles mosquées s'élevaient çà et là, revivifiant l'art andalou, dans sa splendeur pittoresque. Des chefs-d'œuvres dignes des glorieuses époques assuraient ainsi la pérennité de l'art maghrébin hispano-mauresque.